

Famille, Culture & Éducation | Naomi Berger

Football féminin

Quand les filles montrent l'exemple





: lien consultable dans l'Internet

Une mauvaise information a fait planer le doute sur l'avenir du football féminin belge. Le club d'Anderlecht semblait vouloir se débarrasser de son équipe première féminine pour rééquilibrer ses comptes. Ironie du sort, les dames en blanc et mauve viennent de remporter la coupe de Belgique. Le foot féminin, dépense superflue donc ? Par chance, il semblerait que cette décision ne soit déjà plus d'actualité.¹

Cette rumeur n'est pas pour autant anodine. En effet, elle révèle l'écart actuel (on pourrait même parler de Grand Canyon) de traitement entre les footballeurs masculins de haut niveau et leurs homologues féminins. On revient de loin, certes, mais les stéréotypes demeurent tenaces. Heureusement, les présages sont de bon augure. Si le foot féminin suit les tendances de « rattrapage », on pourrait dans quelques années lancer un débat sur la décence du salaire du Ballon d'or féminin. Doit-on s'en réjouir ?

I. Une sportive n'est pas un sportif

Les femmes et les hommes ne pratiquent pas le sport de manière égale. C'est en tous cas ce qui reste communément admis. « Le tennis féminin est moins puissant », « le ballet, c'est pour les femmes ou les homos »... les stéréotypes ont la vie dure. Le sport est codifié culturellement. C'est une pratique sociale qui subit, par conséquent, les idées en vogue qui régissent les rapports de genre. À l'instar du travail, mais aussi de la répartition des tâches ménagères, des comportements dans l'espace public, etc. le sport reste une pratique genrée. Les identités sexuées se construisent différemment, selon les représentations valables pour la femme et pour l'homme. Un sportif n'est donc pas une sportive. Ou plutôt, une sportive n'est pas un sportif.

« Ça, c'était avant. Les mœurs ont évolué. Les femmes sont, à notre époque, l'égale de l'homme. » Il est vrai que l'écart entre homme et femme dans la pratique sportive tend à diminuer. En 1967, 22 % des femmes se déclaraient sportives, régulières ou occasionnelles. Aujourd'hui, elles sont 79 %. Une belle augmentation donc. Les hommes, eux, sont toujours un cran plus haut puisque 88 % d'entre eux se décrivent sportifs réguliers ou occasionnels. Cette presque

¹ M. WEYNANTS, « L'équipe féminine d'Anderlecht menacée ? La direction calme le jeu », RTBF.be, 9 mai 2018, [en ligne :] https://www.rtbef.be/sport/football/belgique/jupilerproleague/detail_-equipe-feminine-d-anderlecht-menacee-la-direction-calme-le-jeu?id=9913684, consulté le 21 août 2018.

égalité n'est, cependant, qu'une moyenne qui masque des écarts importants. Les plus sportives sont les femmes occupant un poste de cadre ou ayant une profession intellectuelle supérieure (95 %), viennent ensuite les ouvrières (67 %) et les agricultrices (56 %).² Ces deux dernières catégories, plus fragilisées, sont celles où l'on retrouve également une distribution plus inégalitaire dans la répartition des tâches ménagères.³ La « liberté » acquise par les unes n'est pas la même pour les autres.

La différence entre les pratiques sportives féminines et masculines s'explique par de multiples facteurs. L'élément principal réside dans ce que Bourdieu avait énoncé en son temps : la femme est souvent réduite à l'être perçu.⁴ Ce qui fait la femme, c'est ce qu'en montre son corps. Ou ce qu'on en cache. Or, le sport, et l'exercice physique en général, reposent, pour beaucoup, d'abord sur le physique. Le syllogisme qui en découle n'a rien d'inattendu : le sport peut facilement contrevenir à ce qui fait femme. Il a, ainsi, longtemps été jugé inconvenant de se découvrir les chevilles, les mollets, les genoux, les bras, de laisser ses cheveux épouser librement les mouvements du corps, de laisser apparaître une goutte de sueur. Les traditions demeurent tenaces, même si, aujourd'hui, c'est un peu différent. On vilipende celles qui cherchent à couvrir leur corps plus que ce que la norme ne l'admet. Le burkini a remplacé le bikini dans les critiques de la société conservatrice.⁵ Les femmes ne détiennent donc pas le pouvoir de se distancier librement de ce que la société a établi comme « être féminin ».

On attend des femmes qu'elles collent à l'image qu'on se fait de la féminité. Ceci passe d'abord par le corps et l'esthétique comme le disait Bourdieu. Les modes et les goûts changent en fonction des époques et des latitudes. Jusqu'il y a cent ans, on aimait les femmes prudes et chastes. Cela se ma-

² C. LOUVEAU, « Sexuation du travail sportif et construction sociale de la féminité », *Cahiers du Genre*, 63, 2004/1, p. 163-183, [en ligne :] <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2004-1-page-163.htm>, consulté le 9 août 2018.

³ C. MENNESSON, « Être femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction sociale des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 55, 2004/3, p. 69-90, [en ligne :] <https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwjm3vzEI-DcAhVIY1AKHbbTDIoQFjAAegQIABAB&url=https%3A%2F%2Fwww.cairn.info%2Frevue-societes-contemporaines-2004-3-page-69.htm&usq=AOvVaw0dVihJ5S-rpZrUpB00HMa>, consulté le 9 août 2018.

⁴ P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris : Seuil, 1998.

⁵ Pour une digression illustrée : BRUT., *Histoire du maillot de bain féminin*, 20 août 2018, [en ligne :] <https://www.youtube.com/watch?v=KicRKJiBm8>, consulté le 21 août 2018.

riaient difficilement avec l'exercice en plein air et les démonstrations sportives. Aujourd'hui, au contraire, le corps est exhibé, placé sous les projecteurs pour en devenir un produit marketing à part entière. Ici et maintenant, on aime que les filles soient sveltes, élancées, musclées mais pas trop. Pas de trop gros biceps ni de trop volumineux quadriceps. Le corps féminin doit demeurer fidèle à l'image qu'on se fait de la femme : gracieux, élégant, distingué. L'exercice physique n'est donc pas la libération que l'on croit. Il sert cet objectif de plastique idéale.

Il est, dès lors, plus fréquent de trouver les femmes dans des gymnases ou des salles de danse. À l'inverse, il n'est pas courant de croiser des filles s'entraîner au lancer du poids. D'autres disciplines ne sont pas contraires à la sculpture d'un corps svelte, comme la course cycliste, mais demeurent des pratiques essentiellement masculines. Pourquoi ?

La féminité, en effet, ne se joue pas que sur l'aspect physique. Une fois qu'il s'agit de vastes terrains extérieurs, de pratiques risquées ou physiquement lourdes, les femmes disparaissent du paysage. Il est rare de croiser une boxeuse professionnelle ou une motarde. Certains milieux seraient « hostiles » aux femmes, ces dernières étant trop frêles pour faire de gros/longs efforts, devant préserver leur intégrité physique... tous les sports ne conviennent pas à la gent féminine. Les grands espaces, les risques, les coups portés intentionnellement ou les contacts, certains accessoires mêmes, sont réputés appartenir au monde des hommes. Ils seraient l'expression de la virilité : la force physique, le goût pour l'aventure, la bravoure... Mais pas que. Combien de femmes sont connues pour leur talent au jeu d'échecs ? La stratégie non plus ne semble pas être un trait féminin.

Les femmes font encore face à certaines difficultés pour sortir de la sphère domestique dans laquelle elles ont été longtemps confinées. Ainsi le beau sexe devrait être un objet physiquement attrayant ou une maman. Lorsque les deux sont réunis, c'est le jackpot. La femme accomplie d'aujourd'hui n'est-elle pas capable de mener de front une carrière tout en s'occupant de son foyer et en veillant au maintien de sa silhouette de jeune fille ? Les médias sont un excellent relais pour diffuser à foison le projet de vie que toute femme devrait poursuivre. On conçoit mal comment une mère de famille pourrait donner des crochets du droit et des uppercuts durant son temps libre. Elles existent, pourtant, loin des projecteurs.

II. Des femmes dans un sport « d'hommes »

En vue de prendre la mesure de ces stéréotypes, il est judicieux de s'intéresser aux sports traditionnellement réputés masculins. Certains territoires demeurent encore l'apanage des hommes. Derniers vestiges ou temples sacrés ? Pour pratiquer ces sports, les femmes doivent-elles se vêtir des codes masculins ? Peuvent-elles prétendre aux mêmes égards que leurs homologues hommes ? Ou seront-elles toujours reléguées au second rang, au plan B ?

Les footballeuses ou les boxeuses développent davantage de traits « masculins », par exemple. Les contacts et les coups, le grand terrain sont des prérogatives masculines. Ces sports restent des pratiques « viriles ». Par conséquent, la formation de l'identité sexuée se fait sur des modèles et des codes masculins. Les femmes qui s'impliquent dans ces pratiques développent des dispositions sexuées inversées, c'est-à-dire les habitus liés au sexe opposé. Les premiers pas balle aux pieds se font souvent entourés de garçons, dans les clubs, à l'école, dans la rue... Les frappes sur le ring s'initient avec les hommes, plus nombreux à apprécier et à pratiquer ce sport. Faire son trou, pouvoir s'imposer comme joueuse, cela demande de s'immerger dans la culture du sport, régi par les pratiques masculines, et de démontrer les mêmes aptitudes que les copains. Cela passe par le jeu sur le terrain et sur le ring, mais également en-dehors. On prend les amis en modèle, et eux-mêmes vénèrent et imitent leurs joueurs préférés. Une simple histoire de mimétisme, en somme.⁶

Ce mimétisme peut aller loin. Les dispositions sexuées inversées le démontrent. Certaines filles adoptent totalement les codes masculins. On le comprend aisément : « les filles, ça n'y connaît rien au foot ». Se distancier de ce qui peut être attribué à une fille peut donc devenir une nécessité si on veut être crédible balle aux pieds. À tel point qu'en grandissant, bon nombre de joueuses gardent ces *a priori*, même en rejoignant une équipe féminine. Passer d'une équipe majoritairement composée de garçons à une équipe exclusivement féminine quand arrive la puberté, cela peut être vécu comme un déclassement. En grandissant, les filles ne jouent plus dans des équipes de garçons mais peuvent garder les codes masculins préalablement acquis. Or, cet éloignement de l'image de la fille « bel objet » leur sera justement reproché par la suite. On peut résumer alors cette position inconfortable comme

⁶ C. MENNESSON, *op. cit.*

ceci : les filles ne jouent pas au foot, donc pour jouer elles font fi de leurs attributs féminins, les filles qui jouent au foot ne sont, dès lors, pas des « vraies » filles. Foot ou fille, il faut choisir.⁷

Ces diktats ont la vie dure. On vient de loin. Le foot féminin émerge en France en 1917, soit trente ans après la version masculine. Les femmes jouent en marge de la Fédération française du football, peu encline à reconnaître la version féminine et ce, jusqu'en 1970. S'il existe des équipes de filles au début du xx^e siècle, il n'est pas pour autant aisé de jouer au foot. Le nombre réduit d'équipes féminines les oblige, par exemple, à rencontrer des équipes de garçons. Ceci est particulièrement mal vu dans une société qui prend soin d'éviter la mixité et de préserver la différenciation sexuelle, comme à l'école ou à l'église. À cette époque, on semble partagé entre l'importance accordée à la forme physique des femmes afin de construire une « race forte », et l'indécence de voir des filles pratiquer un sport en plein air, s'offrant aux yeux de tous, habillées comme des garçons, transpirant et se bousculant comme elles. Une nation forte mais conservatrice qui craint l'émancipation des femmes délaissant leur foyer. Les premiers pas du football féminin sont donc peu assurés. Il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale et des années plus propices aux changements sociétaux, les Trente glorieuses.⁸

Le ballon rond féminin refait surface pour venir appuyer son pendant masculin vers 1960. Ce dernier peine à mobiliser les foules. Coup de pub pour rameuter les supporters au bord du terrain, les femmes endossent les tenues masculines comme on enfilerait un déguisement folklorique. Le foot féminin refait peu à peu son apparition, dans une version « adaptée » : sur des terrains plus petits, avec un ballon plus petit, avec davantage de protections, notamment pour la poitrine... Au fil du temps, les différences s'estompent entre la pratique masculine et féminine, jusque dans les équipements. Mais les traitements différenciés demeurent encore, eux, patents.⁹

L'évolution serait, néanmoins, en marche. Depuis la victoire au Mondial 1998, les Françaises témoignent d'un engouement croissant pour le ballon rond. Il en serait de même en Belgique depuis que la génération dorée des Diabes

⁷ C. MENNESSON, *op. cit.*

⁸ L. PRUDHOMME-PONCET, « Mixité et non-mixité : l'exemple du football féminin », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 18, 2003, [en ligne :] <https://journals.openedition.org/clio/619>, consulté le 16 août 2018.

⁹ L. PRUDHOMME-PONCET, G. THINEY, « Le football féminin, une pratique en développement », *Informations sociales*, 187, 2015, [en ligne :] <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2015-1-page-119.htm>, consulté le 16 août 2018.

Rouges fait à nouveau rêver. En 2006, la Fédération belge de football (UR-BSFA) comptait 15 000 joueuses. Dix ans plus tard, leur nombre a doublé. On dépasse les 30 000 affiliées.¹⁰ Il faut reconnaître que la Fédération promeut activement le football féminin (campagnes publicitaires, incitants financiers pour les clubs qui comptent une équipe féminine, ouverture d'un centre Foot-Elites-Etudes...). Ce nouvel engouement se ressent également dans les compétitions internationales. Les Red Flames (équipe nationale belge de foot féminin) ont ainsi participé à leur premier Euro en 2017 et peuvent encore gagner leur ticket pour le Mondial 2019.

III. Football féminin, une éternelle seconde division ?

Alors que le foot prend parfois des allures de religion internationale, le versant féminin ne mobilise que peu les foules. Jusqu'à récemment, les matchs des Flames ou des Bleues (l'équipe nationale française) dans les compétitions internationales n'étaient pas retransmis à la télévision. Il faut sans doute voir dans cette faible médiatisation une des raisons expliquant la différence de traitement entre les footballeurs et les footballeuses. Grâce à leur visibilité, et donc aux enjeux marketing et financiers qui en découlent, les premiers bénéficient d'une toute autre carrière, comparée aux secondes, et ce, à plusieurs niveaux.

Si les petites filles et les petits garçons peuvent commencer le foot dès le plus jeune âge, les seconds sont bien plus nombreux. Ceci implique que les filles rejoignent les clubs de garçons. Ensuite, vers 10-12 ans, elles pratiquent leur sport dans une réelle équipe féminine. Pour les moins bien loties, il n'existe pas de clubs de foot ayant une équipe féminine à proximité de chez elle. Ceci signifie que les entraînements demandent des déplacements importants mais aussi que les matchs sont joués entre des équipes parfois très éloignées géographiquement, puisque peu nombreuses. Jusqu'aux premières divisions, les garçons parcourent leur province alors que les filles visitent déjà le pays. En outre, les équipes de jeunes peuvent continuer à disputer leurs matchs contre des équipes de garçons, à défaut de trouver des adversaires de leur niveau (ou d'adversaire tout court) parmi les filles. Cette confrontation mixte

¹⁰ « Le football belge s'accorde aussi au féminin », *L'avenir.net*, s. d., [en ligne :] <https://grand-angle.lavenir.net/football-feminin>, consulté le 9 août 2018.

est souvent mal perçue, tant par les supporters de l'équipe masculine que par les joueurs. Perdre contre des filles représente une double défaite.¹¹

Alors que les garçons poursuivent leur formation avec la possibilité de vivre de leur sport, les filles ne peuvent espérer autant. Même en Super League, au plus haut niveau belge, aucune joueuse ne peut escompter faire du football sa source principale de revenus. Les clubs n'investissent pas autant dans les équipes de femmes que dans celles d'hommes – les recettes sont également moins élevées étant donné la plus faible médiatisation. Les joueuses ont, au mieux, un revenu fixe¹² mais, le plus souvent, il s'agit de primes de match (qui varient selon la joueuse, en cas de victoire ou de défaite...) ou encore le remboursement des frais de déplacements. Ce qui signifie que les entraînements ne sont pas nécessairement rémunérés (trois à quatre soirées par semaine) et qu'elles risquent de repartir bredouille après un match.¹³ En moyenne, une joueuse de D1 peut espérer percevoir 600 euros/mois. Les joueurs évoluant en D1B belge ont affaire à des enveloppes bien plus épaisses, allant jusqu'à 5 000 euros/mois pour un joueur lambda.¹⁴ Les joueurs de la D1A, participant donc à la Jupiler Pro League, peuvent espérer en moyenne (et sans les primes) un salaire mensuel net de 8 000 euros. Il s'agit toutefois d'une moyenne qui masque des différences de traitement salarial élevées entre les joueurs, au sein même d'une équipe.¹⁵ Lorsqu'ils sont bons, les footballeurs évoluant en Belgique peuvent espérer vivre de leur sport, au moins pour un temps. À moins de s'expatrier, ce n'est pas le cas pour les footballeuses belges. Si ces dernières veulent faire du foot leur activité principale, elles doivent essayer d'évoluer dans le championnat français, italien, allemand ou encore aux États-Unis.¹⁶

¹¹ Entretien informel avec Michèle Remy, aujourd'hui jouant dans une ligue amateurs.

¹² Ce revenu fixe peut aller jusqu'à 1 500 euros/mois mais c'est le cas dans un club comme Anderlecht qui investit plus que la moyenne pour son équipe féminine et pour des joueuses étrangères jouant au plus haut niveau.

¹³ Chaque joueur/joueuse négocie individuellement le montant et la qualité de sa prime (en cas de victoire, défaite ou nul, les montants peuvent varier ainsi que si la joueuse/le joueur est titularisé ou non).

¹⁴ Entretien informel avec W. Charrad Rubio, entraîneur des équipes jeunes au F.C. Kraainem.

¹⁵ « Avec un salaire moyen de 8.670 euros, certains footeux belges ne s'en sortent pas », *La Libre Belgique*, 20 décembre 2014, [en ligne :] <https://www.lalibre.be/sports/football/avec-un-salaire-moyen-de-8-670-euros-certains-footeux-belges-ne-s-en-sortent-pas-54951e11357028b5e98360b4>, consulté le 14 mars 2018.

¹⁶ N. GELDERS, entretien informel avec l'auteure, Bruxelles, mai 2018.

Si les Américaines peuvent faire du soccer leur métier (au moins pour un temps), les joueuses ne sont, cependant, toujours pas rémunérées à la hauteur de leurs homologues masculins. En équipe nationale, les filles touchent 3 600 dollars par match et peuvent espérer un bonus de 1 300 dollars en cas de victoire. Les hommes commencent à 5 000 par match et peuvent grimper jusqu'à 13 000 en cas de victoire.¹⁷ L'absurde veut que le soccer soit davantage un sport prisé par les femmes, qui enregistrent d'ailleurs de bien meilleurs résultats.

Les à-côtés illustrent également la différence entre les footballeuses et les footballeurs. Même à un haut niveau, les filles partagent les installations (terrain, vestiaires...) avec d'autres équipes. Ce serait impensable pour la D1 masculine. En outre, bien souvent les footballeuses belges s'entraînent en soirée, travaillant/étudiant le jour. Les joueurs professionnels s'entraînent, eux, en journée. Ceux-ci peuvent également compter sur la présence d'agents pour manœuvrer leur carrière, des soutiens scolaires lorsqu'ils étudient (profs particuliers se déplaçant au club, aménagement des horaires d'examens...) et sur d'autres facilités. Enfin, le staff entourant une équipe masculine est incomparable à celui dont disposent les footballeuses.¹⁸

Le foot derrière la starification

Si le foot masculin fait rêver tous les gamins, la réalité est loin d'être aussi glorieuse que les changements capillaires du capitaine brésilien. En France, les inégalités sont criantes. Les 10 % des joueurs les mieux payés du championnat français accaparent 50 % des ressources tandis que les 90 % autres se partagent la moitié restante du gâteau. Ainsi, la rémunération moyenne ne s'élève qu'à 850 euros/mois, toutes divisions confondues. Le taux de chômage est de cinq points plus élevés que le taux national (15 % et 10 % en 2017). Les longs moments de dépression sont presque trois fois plus élevés que pour l'ensemble du pays (34-38 % contre 13 %). Sur six joueurs se formant et espérant évoluer professionnellement dans le foot, un seulement signera un contrat professionnel. À cela s'ajoute le fait qu'une

¹⁷ « Le football belge s'accorde aussi au féminin », *op. cit.*

¹⁸ N. GELDERS, entretien informel avec l'auteure, *op. cit.*

carrière se termine souvent avant la trentaine. La reconversion est problématique puisqu'elle n'a pas été envisagée au même titre que la carrière sportive.¹⁹

IV. La pratique féminine en exemple ?

Tout cela semble injuste ? Au contraire, on pourrait s'en réjouir. Cette absence d'intérêt marqué est peut-être une bénédiction. En effet, n'est-on pas allé trop loin dans le football masculin ? Ce dernier fait l'objet de nombreuses dérives. La manne d'argent qui a investi les terrains donne le tournis et éloigne toujours davantage le sport de ses fondamentaux.

La médiatisation du football masculin est énorme. On estime ainsi que la finale de la Coupe du Monde 2014 (Allemagne-Argentine) a attiré plus d'1,4 milliards de téléspectateurs. Ce chiffre est en nette augmentation puisque vingt ans plus tôt, la finale de 1994 n'avait été suivie que par 100 millions de téléspectateurs. Depuis l'entrée dans le *xxi*^e siècle, le football enregistre une croissance de 9 %, de quoi faire pâlir les petits épargnants. En Europe, au cours des vingt dernières années, la masse salariale a cru de 450 %.²⁰ Le dernier transfert colossal concernait Neymar Jr. qui est passé sous contrat avec le PSG pour 222 millions d'euros. Le joueur touche, lui, annuellement entre 30 et 35 millions d'euros.²¹

De quoi entretenir facilement le rêve de succès et l'attrait du bon placement financier. Ainsi, dès le plus jeune âge, les garçons sont scrutés pour détecter le poulain sur lequel parier. En effet, le club dans lequel se forme un jeune garçon peut demander à se faire rétribuer à chaque transfert de son jeune prodige. Ceci occasionne parfois une dépense conséquente pour les parents. Un gamin de dix ans qui déménage peut devoir rembourser des centaines, voire des milliers d'euros, à son premier club s'il veut jouer plus près de sa

¹⁹ « Le football professionnel, miroir du libéralisme », Marianne.net, 22 juin 2018, [en ligne :] <https://www.marianne.net/debattons/blogs/les-economistes-at-terres/le-football-professionnel-miroir-du-liberalisme>, consulté le 9 août 2018.

²⁰ « Le football professionnel, miroir du libéralisme », *op. cit.*

²¹ « Le journal du mercato : Real-Neymar, Pogba proposé au PSG ? », Le Figaro.fr, 9 mai 2018, [en ligne :] <http://sport24.lefigaro.fr/football/transferts/actualites/le-journal-du-mercato-as-annonce-des-negociations-entre-le-real-et-ney-mar-908347>, consulté le 9 août 2018.

nouvelle demeure. Pour peu que l'enfant ait beaucoup de talent, ces transferts peuvent brasser des sommes invraisemblables. Tout en haut des clubs de formation, il y a La Masia, centre de formation du FC Barcelone. Un jeune qui y est formé pendant un an, par exemple, devrait déboursier 90 000 euros s'il venait à changer de club. En outre, le Barça s'octroie 5 % de tous les prochains transferts signés par son protégé.

Il devient donc intéressant financièrement de recruter des enfants, et ce, de plus en plus tôt. C'est le cas de Madin. Ce jeune Français de 11 ans, est ainsi considéré comme un placement potentiellement très rentable, au même titre qu'un bien immobilier. À la seule différence que le second est légal, contrairement au premier. Si un agent immobilier peut se rémunérer en faisant rencontrer l'offre et la demande, le législateur français interdit pareil rémunération sur le dos d'un enfant, en vue de protéger les enfants de l'exploitation. Qu'à cela ne tienne, l'agent de Madin fait alors signer le contrat par la famille du garçon en Espagne, où il existe un flou juridique. L'agent prend 10 à 20 % sur le contrat que signera Madin avec un club. Avant d'avoir terminé ses études primaires, Madin incarne déjà la poule aux œufs d'or. En plus d'être un bon placement, l'enfant devient également un spot publicitaire. Habillé de la tête aux pieds par Adidas, Madin ne peut se montrer en public qu'avec les trois bandes.²²

Avec les sommes qui y sont brassées, le football masculin n'échappe pas aux abus et aux détournements. Évasions fiscales, matchs truqués, soupçons de dopage, tirages au sort favorables, les dérives sont nombreuses et commencent à être connues. Les liens avec les milieux mafieux, autant via l'intermédiaire des agents que des paris sportifs, semblent de plus en plus évidents. L'argent attire l'argent, et pas toujours le plus propre. C'est un euphémisme de dire que tous les enjeux économiques liés au football l'éloignent de ses fondamentaux.²³ Le foot n'est pas un sport d'exception, bien sûr. Ce qui le différencie sans doute, c'est sa popularité et, donc, son attrait financier.

De ce point de vue, on peut se féliciter que le foot féminin ne connaisse pas le même succès. Réputé plus propre, on le remarque également sur le terrain.

²² « Foot Business : enquête sur une omerta », *Cash Investigation-France 2*, 11 septembre 2017, [en ligne :] <https://www.youtube.com/watch?v=1M3kGAp0Lv4>, consulté le 21 août 2018.

²³ B. COLLOMBAT, « Foot, argent sale et paradis fiscaux : pourquoi le prix des transferts explose ? », *FranceInfo*, 6 juin 2016, [en ligne :] https://www.francetvinfo.fr/sports/foot/foot-argent-sale-et-paradis-fiscaux-pourquoi-le-prix-des-transferts-explose_1717139.html, consulté le 21 août 2018.

Si les accrochages existent, contester les décisions de l'arbitre et simuler une faute sont beaucoup plus rares. Aucun contrôle de dopage ne s'est révélé positif et il semblerait que les « compléments alimentaires » ou autre sont absents des régimes réservés aux joueuses. Ces dernières seraient là pour s'amuser, apprendre, progresser et, in fine, pour jouer. Les enjeux et la compétition ne sont pas pour autant absents de la pratique féminine : le ballon d'or et les transferts font l'objet de convoitise. Cependant, ils ne ternissent pas le jeu ni l'esprit du football.²⁴

Pourtant, les footballeuses aspirent à être reconnues au même titre que leurs homologues masculins. Intéresser les chaînes de télévision et non uniquement la presse écrite et spécialisée, mobiliser davantage l'attention des clubs et donc des investissements. Espérer le même traitement que les footballeurs va de soi. Toutefois, le nivellement peut engendrer des effets secondaires non désirés. Admettons que les médias fassent du foot féminin leur Une, que les clubs s'arrachent les meilleures joueuses à prix d'or, que ces dernières acquièrent une starification... pourra-t-on continuer à dire que le football féminin demeure « propre » ?

Sinon, faut-il le préserver des enjeux financiers que connaît son homologue masculin ? Ce serait, sans doute, priver les joueuses d'une carrière de star. Cela semble impensable. Pourtant, c'est peut-être le premier remède. À l'inverse, n'est-il pas temps d'interroger sérieusement la pratique masculine ? Pourra-t-on encore susciter les passions derrière un onze si on venait à savoir que la moitié des joueurs sont la propriété d'une multinationale sans rapport aucun avec le sport ? Pourra-t-on encore s'extasier à corps et à cris si on venait à savoir que l'issue de la partie ne devait plus rien au jeu mais à d'autres aléas comme le cours des actions des uns, les rentrées de l'un ou l'autre groupe mafieux ?

Le foot féminin peut encore servir de boussole à son homologue masculin. Pour une fois, la pratique féminine n'aurait peut-être rien à envier à l'équivalent masculin. Si on souhaite que le sport demeure du sport et non une marchandise, il est temps de féliciter les joueuses de garder les pieds sur terre, d'envisager leur sport comme il se doit : un jeu avant tout. À toutes les sportives, continuez comme cela, mesdames.

* *

Naomi BERGER est politologue et chercheuse au sein du Pôle « Publications » du CPCP.

²⁴ N. GELDERS, entretien informel avec l'auteure, *op. cit.*

Pour aller plus loin...

- BOURDIEU P., *La domination masculine*, Paris : Seuil, 1998.
- MENNESSON C., « Être femme dans un sport « masculin, Modes de socialisation et construction sociale des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 55, 2004/3, p. 69-90, [en ligne :] <https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwj3vzEl-DcAhVIY1AKHbbTDloQFjAAegQIABAB&url=https%3A%2F%2Fwww.cairn.info%2Frevue-societes-contemporaines-2004-3-page-69.htm&usg=AOvVaw0dVihJ5S-rpZrUpB00HMAa>.
- LOUVEAU C., « Sexuation du travail sportif et construction sociale de la féminité », *Cahiers du Genre*, 63, 2004/1, p. 163-183, [en ligne :] <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2004-1-page-163.htm>.
- PRUDHOMME-PONCET L., « Mixité et non-mixité : l'exemple du football féminin », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 18, 2003, [en ligne :] <https://journals.openedition.org/cli0/619>.
- PRUDHOMME-PONCET L., THINEY G., « Le football féminin, une pratique en développement », *Informations sociales*, 187, 2015, [en ligne :] <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2015-1-page-119.htm>.
- « Foot Business : enquête sur une omerta », *Cash Investigation*, France 2, 11 septembre 2017, [en ligne :] <https://www.youtube.com/watch?v=1M3kGAp0Lv4>.
- « Le football belge s'accorde aussi au féminin », *L'avenir.net*, s. d., [en ligne :] <https://grand-angle.lavenir.net/football-feminin>.

BERGER Naomi, *Football féminin, quand les filles montrent l'exemple*,
Bruxelles : CPCP, Analyse n°359, 2019, [en ligne :] [http://www.cpcp.be/
publications/football-feminin](http://www.cpcp.be/publications/football-feminin).

DÉSIREUX D'EN SAVOIR PLUS !

Animation, conférence, table ronde... n'hésitez pas à nous contacter,
Nous sommes à votre service pour organiser des activités sur cette thématique.

www.cpcpasbl.be



Avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Le football féminin est, jusqu'ici, loin d'enthousiasmer les foules comme son pendant masculin. Si la pratique féminine commence à être considérée autrement qu'avec dédain, les stéréotypes demeurent. Il faut reconnaître qu'un siècle plus tôt, il était encore impensable de voir les femmes exposer leurs efforts sportifs en plein air. Les choses ont évolué depuis, le corps féminin svelte et sportif devenant même un argument de vente.

Cependant, le sport constitue une pratique genrée, offre un miroir de son époque. Doit-on voir dans la différence de traitement entre les footballeurs et les footballeuses un dernier vestige d'une société patriarcale ou un temple sacré jalousement gardé ? À moins qu'on doive se réjouir de ce manque d'intérêt pour le foot féminin, encore préservé des dérives du foot business masculin ?

Centre Permanent pour la Citoyenneté et la Participation

Rue des Deux Églises, 45 – 1000 Bruxelles

02 238 01 00 | info@cpcp.be | www.cpcp.be



Chaque jour, des nouvelles du front !

www.facebook.com/CPCPasbl

Toutes nos publications sont disponibles en téléchargement libre :
www.cpcp.be/publications/